

22 juin 2008

Pour saluer Claude Gaspari.

Mesdames, Messieurs,

Cher (e)s Ami (e)s,

Permettez-moi tout d'abord de vous souhaiter la bienvenue et de vous remercier pour votre présence dans cette Maison d'Elsa Triolet et Louis Aragon. C'est un encouragement précieux pour la petite équipe qui programme les activités du lieu et qui les organise.

Je veux évidemment remercier, en second lieu, les trois artistes qui nous font non seulement l'amitié de leur présence aujourd'hui, mais surtout l'honneur de nous prêter, pour quelques semaines d'été, les œuvres qui composent chacune des expositions dont nous fêtons aujourd'hui l'ouverture au public de nos visiteurs. J'ai nommé le sculpteur Jean Campa, le peintre Marc Giai-Miniet et le photographe Claude Gaspari. Je suis très fier de ce vernissage où se trouvent réunis des artistes que nous aimons, des artistes de grand talent, mais aussi des artistes composant ensemble un bouquet de ces trois aspects majeurs des arts plastiques aujourd'hui que sont la peinture, la sculpture et la photographie.

Je voudrais à présent retenir un instant votre attention, pour vous dire un mot à propos de chacun d'eux et du grand désir qui était le nôtre de montrer leur travail ici.

Je voudrais vous présenter notre dernier invité, l'ami Claude Gaspari et ses photographies si étonnantes de ce quartier de l'ouest Parisien, La Défense .

Claude, cher Claude, voilà un ami fidèle de cette maison et un ami personnel que je connais depuis longtemps, et qui est un modeste, un modeste d'une adorable gentillesse. Son premier mouvement est toujours de s'effacer ! S'effacer devant les grands artistes dont il est en quelque sortes – et depuis tant d'années – le photographe « officiel ».

D'abord photographe de presse, puis responsable photo-cinéma-vidéo de la galerie Maeght à Paris et de la fondation du même nom à Saint-Paul-de-Vence – et je pense là, par exemple, à la fameuse revue « Derrière le miroir » qui hante nos mémoires et qui lui doit tant - , photographe des artistes, des musées, des galeries, des éditeurs, Claude est tout cela. Mais ici et aujourd'hui, il nous a fait l'honneur de sortir un peu du bois, -et de nous montrer – à visage découvert – Claude Gaspari, auteur d'une œuvre photographique importante, artiste « tel qu'en lui-même enfin », après s'être mis au service de tant d'autres. Et cela pour notre plus grande joie.

L'histoire des rapports de l'art et de la photographie n'est pas de tout confort ni de tout repos. Certes, les deux se marient volontiers aujourd'hui et à merveille, comme on le voit par exemple chez les peintres de la figuration narrative – et je pense à notre ami Bernard Rancillac, qui exposa ici ses toiles magnifiques jusqu'à ces derniers jours, ou à Gérard Fromanger qui nous confia naguère un portrait de Claude Gaspari . Mais au début, au milieu du XIXème siècle, il en alla bien autrement. Songeons à Baudelaire qui dénonçait dans la photographie naissante un procédé impersonnel « sans âme et sans esprit » ! Songeons à Delaroche, peintre de batailles alors au pinacle, s'exclamant devant le tout nouvel appareil photo : « à partir d'aujourd'hui, la peinture est morte ! » Et voyons bien encore qu'en 1850, la plupart des portraitistes professionnels se retrouvèrent ruinés, comme le furent les paysagistes de genres, en 1900, par la carte postale ! On dira peut-être : c'étaient des peintres mineurs, et les grands peintres, eux, réagirent tout autrement, en inventant un nouveau cours pour la peinture, avec les lumières décomposées de l'impressionnisme, les défis du cubisme, les cheminements de l'abstraction ou le surgissement de l'inconscient des surréalistes. Mais aujourd'hui encore, quelque part dans nos têtes, il nous reste bien souvent un préjugé obscur et tenace, qui voue la photographie au

« mécanique » sans esprit et sans âme, à la reproduction mimétique et sans phrase du visible, à bonne distance des cheminements jugés, eux, inspirés et libres de l'artiste à son chevalet.

Eh bien, les photographies de Claude Gaspari nous prémunissent à jamais contre ce « cliché » mental d'un âge révolu. Regardez ses « photos » et vous ne saurez plus ce que c'est que la photographie ! Vous en aurez fini avec ce fantasme qui met ici, le mécanisme de la photo « prise », en l'opposant, là, au geste souverain de l'artiste « créant » sa toile !

Car enfin que nous dit-on du quartier de « la Défense » ? Que c'est le règne du béton. Et regardez les photos de Gaspari prises sur ce site : vous n'y verrez que miroirs multipliés, jeux des lumières et des ombres, palpitations des couleurs et des nuages ajustant leur chapeau gazeux devant mille glaces comme pour sortir plus habillés et plus beaux ! Tout autre chose que l'écrasement des humains sous d'impavides murailles de pierre !

Et puis surtout, en regardant les photos de Claude Gaspari, vous y verrez... comme des peintures ! Tout un jeu d'une déroutante poésie où l'on jurerait, comme l'a bien vu notre amie Lydia Harambourg, retrouver des motifs abstraits, des correspondances picturales abstraites qui seraient surgies non du quartier bien réel de la Défense, mais de l'imagination et de la palette d'un peintre oublieux du réel jusqu'à le recréer !

En somme, vous l'avez compris, ce qui prend la photo de Claude, ce n'est pas son appareil, c'est son oeil ! C'est lui qui décèle l'invisible caché au cœur du visible, et que nous ne savons plus voir à force de le regarder. C'est lui qui traque la poésie d'un désordre dans cet univers à la bureaucratie régulière et pesante. C'est lui qui sait déceler le tremblement de l'aléatoire dans l'alignement calculé et sans faille de rigides façades. C'est lui qui brise les lignes de la verticalité en jouant à les rompre dans leurs reflets démultipliés . Ainsi les photos de la Défense nous révèlent au moins autant Gaspari que ce quartier lui-même, où il est allé flâner récemment encore pour compléter la série qu'il allait nous confier et que nous montrons.